

N° 3. — 2<sup>e</sup> Série.  
(2<sup>e</sup> Année, n° 19)

16 Octobre 1886.

LE  
SCAPIN

-----  
PRIX : QUINZE CENTIMES  
-----

SOMMAIRE :

MM. ALFRED VALETTE. — *Les Symbolistes.*  
LÉON CLADEL. — *La Cabane.*  
STÉPHANE MALLARMÉ. — *Cette Nuit.*  
RENÉ GHIL. — *Sonnet.*  
LAURENT TAILHADE ET VICTOR MARGUERITTE. — *Sélam.*  
ANDRÉ BUCQUET. — *Sonnet.*  
LOUIS LE CARDONNEL. — *Le Rêve de la Reine.*  
LÉO D'ORFER. — *La Grande Marotte.*  
JULES RENARD. — *Le Retour.*  
X. . — *Curiosités.*  
ALFRED VALLETTE. — *Monsieur Babylas.*  
LÉO D'ORFER. — *Notes de Quinzaine.*

-----  
BUREAUX  
15, RUE DES BEAUX-ARTS, A PARIS

-----  
Vente en gros aux Bureaux du Journal.



# LE SCAPIN

DEUXIÈME SÉRIE. NUMÉRO 3. — 16 OCTOBRE 1886.

---

## LES SYMBOLISTES

---

Malgré le rire bête et les grossièretés de certains chroniqueurs, malgré la myopie un peu voulue de la Presse, elle est, l'école symboliste. Tout le petit monde des Lettres — le grand n'est pas encore fixé — sait à quoi s'en tenir sur la valeur de cette littérature dite « décadente ». Mais pour ceux de nos lecteurs qui, la connaissant mal, se feraient une idée de sa prochaine importance d'après le récent Manifeste de M. Moréas, un point vaut la peine d'être débattu. Simple point de fait d'ailleurs, et qui ne touche en rien à l'indiscutable dogme de la nouvelle Eglise.

Le Symbolisme est-il, ainsi que l'expose M. Moréas, « la tendance actuelle de l'esprit créateur en art » et la manifestation artistique « attendue, nécessaire, inévitable ? »

A qui suit de près la jeunesse littéraire et se rend compte de la *totalité* de son effort, il n'apparaît point que les esprits soient tournés plutôt vers le Symbolisme que vers n'importe quoi. Jamais plus séparés, plus dispersés n'ont été tous ceux — et ils sont légion — qui tâchent à mettre debout quelque véritable œuvre d'art. Ils ne s'enrégimentent point, comme au temps fabuleux de la bataille d'Hernani; ils ne se groupent même pas, comme aux jours du Parnasse, comme à l'époque des Soirées de Médan. A peine en trouve-t-on, de ci de là, quelques-uns d'unis dans une à peu près même esthétique. Mais pour aller isolément, chacun suivant une route enténébrée qu'il essaie d'éclairer de sa propre lumière, ils n'en subissent pas moins des influences communes, des influences qui sautent aux yeux. C'est de Baudelaire, du groupe parnassien, puis de MM. Stéphane Mallarmé et Paul Verlaine — dissidents de ce groupe — qu'est née toute la poésie aujourd'hui adolescente. Chacune de ces influences agit d'abord distinctement et directement; ensuite, elles se combinent de telle sorte que la majorité des productions portent la marque de Baudelaire — et non du Baudelaire que M. Mallarmé « lotit du don du mystère et de l'ineffable » — et du groupe parnassien alliés. Il y a même encore des Romantiques purs, mais peu, et qui ne valent pas cher. C'est du grand Flaubert, des Goncourt, de Zola et de Barbey d'Aurevilly que relève, dans des proportions qu'il importe peu d'établir, la prose, qui n'évolue pas précisément, ainsi qu'on l'a dit, dans un sens analogue à la poésie.

Tels sont les maîtres qu'étudient, que *subissent fatalement*, tout en essayant de se révéler originaux, la *totalité* des jeun<sup>s</sup> écrivains. Et il ne semble point que de

ces influences, amalgamées comme on voudra, la résultante soit « la tendance actuelle de l'esprit créateur en art » vers le Symbolisme. Ce qui a pu faire illusion à M. Moréas sur la direction réelle des esprits, c'est, parmi les jeunes, le goût des choses et des études subtiles, un penchant pour les psychologies raffinées, anormales, *en dehors*, l'effort de tout dire en une phrase harmonique, vivante, évocatrice, la recherche constante de l'effet naturel, du relief dans l'expression, le choix de vocables neufs ou presque, l'emploi — toujours — du mot qui peint, du mot rare, du mot suggestif. Et cela s'explique, à une époque que dominant de si haut Baudelaire, Flaubert et les Goncourt, par la haine universelle du banal, du convenu, du poncif, le mépris du mot fruste, de l'effet théâtral, de la phrase incolore et flasque aussi bien que de la période gongorique et pansue.

Ce n'est point là une *tendance*, mais une *caractéristique*. Cela veut dire que la littérature montante fuit le plat et le faux, vise à l'original dans le vrai, à l'impressionnisme, au sensationnisme — et c'est tout.

\* \* \*

Une minorité, à moins de foi obscurante, de naïveté ou d'outrecuidance, ne saurait proclamer que son esthétique est *la* tendance *actuelle*. Et les Symbolistes, à l'heure *actuelle*, ne représentent qu'une toute faible minorité. Ils sont quatre ou cinq d'un incontestable talent, puis deux ou trois dont on ne peut rien dire encore. Viennent après une douzaine de galopins de lettres, qui d'ores et déjà sont englués et barbotent, ridicules, dans un gâchis d'où ils ne sortiront point.



Sans doute, il y a là de quoi marquer *une* tendance, mais non pas *la* tendance de l'esprit créateur en art.

Je sais bien qu'un petit groupe, prêchant une vérité éclatante, ou réagissant contre les fastidiosités d'un art épuisé, triompherait, attirerait à lui la masse des écrivains de l'avenir. Même, un seul homme de génie suffirait à cela. Mais ce dieu existât-il parmi les Symbolistes, jamais il n'amènerait à sa religion les littérateurs français, parce que rien n'est plus antipathique à l'esprit français que le symbole. M. Moréas, en sa qualité d'étranger et avec la foi enthousiaste qu'il a en son art, a pu s'y méprendre, mais l'esprit de notre nation est positif et ami de l'évidence. Il est bien plus près de Voltaire que de M. Stéphane Mallarmé. Les mythes le laissent indifférent. Or, si l'on peut façonner l'esprit d'un peuple, le diriger, l'éduquer, il est du moins impossible de le transformer dans son essence. Il faut pour cela des siècles, des mélanges de races, d'incalculables sélections.

Et puis, si le Symbolisme était bien vraiment *la* manifestation d'art attendue, il se ferait autour de lui un autre tapage que les quelques mauvais articles blaguards qu'on trouve dans la Presse, élaborations ineptes de chroniqueurs qui n'entendent rien à la question. Il y aurait des colères, des enthousiasmes, des hosannas, des injures. On se battrait à coups de plumes, on se jetterait à la face des gerbes de paradoxes. Mais rien : M. Moréas a parlé dans le désert.

Là où l'école qui nous occupe stagnera dans l'ombre, d'autres se sont étendues et ont irradié; mais elles avaient pour elles le public, curieux d'abord, puis empoigné — puissance dont les symbolistes sont bien obligés de se passer, et que d'ailleurs ils dédaignent.

La délectation des œuvres symboliques demande un tempérament d'artiste, et jamais le public, même lettré, même supérieur, le public pour qui notre divin Baudelaire, compris à demi pourtant, est encore une sorte de monstre hystérique, ne sentira en artiste. Il passera éternellement indifférent à côté de ce qu'il lui est à toujours interdit de comprendre.

Et si la Presse ignore jusqu'à l'A B C de cette littérature, si la nouvelle école — perspective qui lui est douce — est condamnée à n'avoir, demain comme aujourd'hui, pas plus de *trois cents* lecteurs, le Symbolisme n'est donc point « la manifestation d'art attendue, nécessaire, inévitable ». Pour être attendu, il faudrait qu'il répondît à un besoin, qu'il remplaçât quelque autre chose; et, en dehors d'un infiniment petit cercle, il ne répond à rien, ne remplace rien.

•

De plus, le symbolisme — vieux comme la poésie, c'est-à-dire comme le monde, — au moment même où il prétend faire école, être attendu et rénover l'art, porte au flanc toutes les tares qui marquent le déclin d'une littérature. Ce n'est pas un adolescent chez qui bouillonne la sève, et qui, plein de foi en sa force, se jette présomptueusement dans la mêlée, frappe de grands coups, en reçoit, fait d'énormes fautes — qu'on lui pardonnera, parce qu'il est jeune et peut se corriger. C'est un vieillard chenu, cassé, claudicant, aux membres ankylosés déjà, et qui tombe et retombe dans des vices conscients et chéris — dont on ne l'absoudra point, parce qu'il est vieux et ne *veut pas* se corriger.

Je crois sentir de suffisante façon la valeur d'un mot bien placé, la musique d'une allitération heureuse, la beauté d'une inversion *trouvée*, suggestive ou harmonique, l'effet d'un groupement de vocables reflétant l'un sur l'autre, empruntant l'un de l'autre un sens particulier, irrendable sans ce groupement; cependant je ne puis admettre et je doute que les gens de France goûtent jamais ces choses, que j'extraits des *Cantilènes* (P. 15 et 23) :

Ses mains qu'elle tend comme pour des théurgies,  
 Ses deux mains pâles, ses mains aux bagues barbares ;  
 Et toi son cou qui pour là fête tu te pares !

.....  
 Que, pour un jour du moins, dure et lente rancune  
 Du Destin, laisse-toi fléchir par l'infortune  
 Et que j'aie un peu de trêve et de réconfort ;

Est-ce là un modèle de ce « style archétype et complexe » dont on nous parle ? Je ne vois, moi, que deux fautes de français, purement et simplement. Mais qu'on ne les impute point à la légèreté ou à l'ignorance de l'auteur. M. Moréas est un étranger, il est vrai, un grec d'Athènes ; pourtant, aussi bien que personne — et mieux que beaucoup d'écrivains français — il sait la langue en laquelle il écrit. Ses excentricités de syntaxe sont bel et bien pesées, réfléchies, voulues, comme infiniment d'autres puérides singularités éparses dans les productions de l'école.

Ces étrangetés de forme — et je ne dis rien des idées, ce qui m'entraînerait trop loin — sont déjà une marque visible de décrépitude, et cela chez les apôtres mêmes du Symbolisme. Mais que nous réservent alors les catéchumènes, les nouveaux convertis, ceux qui ont

entendu et méditent la bonne parole, et seront demain les grands prêtres du culte ? Ceux-ci, intelligences affinées, érudits, subtils, prétendent fixer, en un traité qui serait comme le *Parfait Cuisinier* du Symbolisme, les affinités, les correspondances qui rapprochent les choses les plus dissemblables à la fois et les plus éloignées en apparence. Baudelaire, en ce sonnet qui est la plus forte pierre d'assise de l'Eglise symboliste, n'avait que constaté l'immanence et l'universalité de ces mystérieux rapports ; eux, ils les déterminent, partant de ce vers célèbre qui ne peut être qu'une boutade — d'autres disent fumisterie — d'Arthur Rimbaud :

A noir, E blanc, I rouge, O vert, U bleu.

Comme si ces analogies souterraines, qui sont infinies, existaient par elles-mêmes, en dehors de l'œuvre d'art parachevée où elles gisent, latentes !

Du reste, parfaitement illogiques, ils commencent par modifier la vision de Rimbaud d'après leur propre vision :

A noir, E blanc, I bleu, O rouge, U jaune,

dit M. René Ghil, infirmant par là et d'avance son œuvre de *classification* dans son principe. S'il voit autrement que Rimbaud, je puis voir autrement que lui, d'autres autrement que moi, et l'on ne s'entendra jamais. Cela est curieux et *décadent* — et ce n'est que cela. M. René Ghil, lui, reviendra sans doute bientôt de ces enfantillages, mais les autres, mais le *servum pecus* ?...

• •

On peut dès maintenant affirmer que la littérature de notre fin de siècle ne sera point symboliste. « Il serait

superflu — dit M. Moréas — de faire observer que chaque nouvelle phase évolutive de l'art correspond exactement à la décrépitude sénile, à l'inéluctable fin de l'école immédiatement antérieure. » Il serait oiseux — dis-je à mon tour — de faire remarquer que l'école symboliste ne s'élève sur les ruines d'aucune autre école. Elle a toujours marché de conserve avec la dernière venue, l'école naturaliste. M. Mallarmé est contemporain de Zola. Et si Champfleury et Balzac précèdent Zola, qui incarne le Naturalisme, Alfred de Vigny et Baudelaire précèdent M. Mallarmé, qui incarne le Symbolisme.

En d'autres nations, en la mystique Allemagne par exemple, peut-être le Symbolisme — guéri de ses manies solitaires de vieillard vicieux — s'infuserait-il dans la prose. En notre France positive, de plus en plus positive, jamais ! Au reste, à en juger par le roman naturaliste russe, qui nous dépasse, le roman naturaliste français, ou, si ce mot mal entendu répugne, l'école du vrai dans le roman français ne semble pas avoir achevé son évolution : le roman *vraiment vrai* reste peut-être à faire, la *vérité vraie* à étudier. L'outrance appelle l'outrance : après les platitudes de la fin du dix-huitième siècle, éclosent les conceptions gigantesques et supra-humaines du Romantisme ; puis, comme réaction — mais par des hommes qui avaient encore du Romantisme dans le ventre — les excès du Naturalisme. Pourquoi l'heure ne serait-elle pas venue du *vrai* ? Et je ne dis pas le vrai photographique et plat, mais le vrai suggestif, qui fait penser — difficulté aussi grande au moins que l'invention d'un symbole.

Donc, avant d'édifier « son œuvre de *déformation subjective* », où la vie ne se trouverait, honteuse, que

clapie dans un ténébreux reculement, le roman à venir a fort à faire encore avec l'étude scrupuleuse de la vie même, et la combinaison selon les lois naturelles de l'*objectif* et du *subjectif*.

Et le Symbolisme demeurera là où il est : dans la poésie. C'est là — et là seulement — qu'il peut espérer quelques années d'existence à l'état d'école. Mais encore, dans le grand courant de la poésie française, il ne peut être et ne sera jamais que la source du thalweg, le ruisseau sous-marin qu'il est actuellement.

ALFRED VALLETTE,

20 septembre 1886.

